

L'ÉLECTEUR

POLITIQUE, LITTÉRAIRE ET CRITIQUE

Première année.—No. 40.

A. GUERARD & CIE.

Québec, 16 Février 1867.

L'ÉLECTEUR,

JOURNAL RÉDIGÉ DANS LES
INTÉRÊTS DÉMOCRATIQUES

PAR
UN COMITÉ DE COLLABORATEURS.

PARAIT LE SAMEDI,

Au No. 47 Rue St. Marguerite, St. Roch.

CONDITIONS D'ABONNEMENT.

L'abonnement est de \$ 1.50, par année, payable d'avance, par la ville et de \$ 1.00 pour la campagne. Ceux qui discontinueront devront le faire par écrit, et un mois avant l'expiration de leur abonnement.

Tarif des Annonces.

Toute annonce n'excédant pas dix lignes :	\$ 0.35
2 insertions.....	0.63
4.....	1.25
8.....	2.00
24.....	3.75
Toute annonce n'excédant pas vingt lignes :	\$ 0.50
2 insertions.....	0.85
4.....	1.50
8.....	3.00
24.....	6.00

Toutes lettres, correspondances, &c. doivent être adressées franco, à A. GUERARD et Cie. Éditeurs, Propriétaires Rue St. Marguerite, No. 47.

L'ÉLECTEUR.

Se vend chez M. E. Balzaretto, No. 39, Rue du Pont; St. Roch; M. G. A. Delille, Manufacturier de tabac, Faubourg St. Jean; M. Hardy, libraire, Basse-Ville; M. Bellerive et Laforce, Maison des Bains, Haute-Ville; M. Bastien, barbier, rue St. Joseph; M. Marier, barbier, rue St. Joseph; M. Crémazie, libraire; J. Williams, Barbier, côte du Palais, M. Wm. Dalton, coin des rues, Craig et St. Laurent, Montréal.

FEUILLETON DE L'ÉLECTEUR.

12 FÉVRIER.

NEAL MALONE.

ÉTUDE DE MŒURS.

Jamais tailleur n'eut le cœur plus haut placé que le petit Neal Malone. Quoiqu'il n'eût que quatre pieds de haut, il arpentait la terre avec l'assurance d'un géant; on aurait même dit qu'il ne tenait qu'à lui d'enfoncer le globe sous ses pas. Qu'on ne répète plus en Irlande qu'un tailleur n'est que la neuvième partie d'un homme. Neal Malone avait glorieusement vengé de ce reproche la corporation des jambes croisées; il l'avait enlevé comme une tache sur un collet d'habit, il avait fait cette reprise à l'honneur du métier. Neal descendait d'une famille batailleuse, qui s'était signalé dans autant de combats qu'aucun héros de l'antiquité. Il n'était donc pas étonnant que son sang se révoltât de la conardise de sa profession; il n'était pas étonnant qu'il fût comme un échantillon de tout ce qu'il pouvait y avoir de valeureux et d'héroïque dans un homme qui ne se battait jamais, car nous avons négligé d'informer le lecteur que Neal, sans avoir l'âme basse, ne s'était jamais battu de sa personne. Ceci, toutefois, n'était rien à son courage. S'il ne se battait pas, c'est simplement parce qu'il ne rencontrait que des poltrons. Nul ne voulait se mesurer avec lui. En vain son ardeur s'enflam-

maît; sa soif de combat é ait condamné à ne jamais être étanchée, si ce n'est par le whisky, qui ne faisait que l'accroître. Bref, il ne trouvait pas d'ennemi. Il avait souvent défié les premiers joueurs de bâton et boxeurs, de sa paroisse, provoqué des hommes pesant deux cents livres, mais sans succès. Il avait en lui quelque chose qui leur disait qu'une rencontre avec Neal leur coûterait leurs latrines. Neal voyait tout cela avec une indignation haineuse; il déplorait la dégénérescence du siècle, et il trouvait bien dur que le descendant d'une famille si belliqueuse fût condamné à passer sa vie paisiblement, tant qu'il se donnait de si bons coups autour de lui. C'était une calamité pour lui de voir toutes les têtes brisées excepté la sienne; de n'avoir jamais pu avoir le bras en écharpe, ni le moindre bien sur la peau.

« Tête et sang ! s'écria-t-il un jour de foire qu'il était à moitié gris, n'aurais-je donc jamais un bit de bataille ? Est-ce qu'il n'y en aura pas un seul parmi ces poltrons-là qui tiendra tête à Neal Malone ? Pour une raison ou pour une autre, je moisis faute d'une raclée ! je deshonorerai ma parenté par la vie que je mène. Ami ou ennemi, ce n'est pas là une considération. Mais, pour Dieu, que je puisse me battre ! »

Tout cet héroïsme était perdu; Neal ne pouvait trouver d'adversaire. Tout au contraire, chacun de ses amis, autant dire tous les habitants de la paroisse, étaient prêts à prendre sa défense. On lui frappait tant sur le dos, que ses os en étaient presque disloqués dans son corps. On lui secouait tant la main, qu'elle en perdait son adresse à l'aiguille pour plusieurs jours après. C'était là une position insupportable pour tout le monde, mais deux fois calamiteuse pour un tailleur martial.

Il avait beau tout faire pour en sortir, chercher querelle à ses connaissances, les insulter, les calomnier avec une verve d'imagination à faire honte à nos romanciers, rien n'y faisait. Le monde était devenu étonnamment chrétien; quand Neal avait frappé sur une joue, l'autre s'offrait à lui avec aménité.

Neal était capable de supporter bien des afflictions; mais comment se résigner à cette paix forcée ? Elle produisit en lui ce que Burton appelle une mélancolie ventueuse, laquelle n'était qu'une accumulation de courage n'ayant aucun moyen de s'échapper, si tant est qu'on puisse dire sans inconvenance du courage qu'il cherchait à s'échapper. Il était mal à l'aise sur son établi. Au lieu de tailler tranquillement sa étoffe, il brandissait ses ciseaux comme s'il était à la tête d'une faction; il usait énormément de craie en traçant de travers sur son drap, et il lui arrivait même de prendre son carreau brûlant sans poignée. Ces symptômes alarmèrent ses amis, qui le décidèrent à consulter un médecin. Neal le fit pour les contenter; mais il savait bien qu'aucune ordonnance ne lui ferait sortir du corps le courage; qu'il était trop imbu d'héroïsme pour qu'aucun apothicaire pût faire de lui un poltron. Son seul mal était de manquer d'ennemis. Le docteur lui recommanda bien une saignée; mais perdre du sang d'une manière pacifique ! Neal refusa; il ne pouvait se laisser tirer du sang qu'à son corps défendants.

Ses parents n'avaient jamais connu d'autre lance, qu'un gourdin, et Neal n'était pas homme à renier les principes de sa famille.

Ses amis, voyant qu'il réservait son sang pour des circonstances plus glorieuses, ne savaient plus que faire. Son exclamation perpétuelle était, comme nous l'avons dit : *Je moisis faute d'une raclée !* Ils faisaient tout leur possible pour le réjouir de cette espérance; ils lui faisaient observer qu'ils vivaient dans un pays excellent pour un homme affligé de sa maladie;

et lui promettaient de tacher de lui susciter un ennemi ou deux qui, il fallait l'espérer pourraient arriver à quelque résultat.

Cette perspective le soulina quelque temps; mais comme les jours se passaient sans aucune chance de bataille, son courage ne faisait que broûter. Son âme, ainsi qu'une lame restée trop longtemps au fourreau, commençait à se rouiller. Il regardait la pointe de son aiguille et le tranchant de ses ciseaux avec un sentiment d'amertume; et, cette préoccupation lui troublait la cervelle, il commettait dans l'exercice de sa profession des bévues plus graves que jamais.

Il envoyait à l'une de ses pratiques un habit avec des jambes de culottes en guise de manches, et à l'autre les manches de l'habit assemblés en guise de culottes. Il perdait sa santé, sa bonne humeur, tout, excepté son courage. Son visage devint pâle, et son air paisible; sa fanfaronnie de elle-même l'abandonna; son corps se racornit comme un painais desséchée. Trois fois il fut forcé de rétrécir ses habits, et trois fois il constata qu'une bonne partie de son temps serait nécessairement employée à poursuivre sa propre personne à travers la solitude de ses vêtements plus que déserts.

« Dieu sait qu'il est difficile de se former une idée exacte d'une situation aussi paradoxale que l'était celle de Neal. C'était presque un miracle, on en conviendrait, que d'être réduit par l'affection universelle à n'avoir que la peau et les os; et cependant, pour résumer le tout dans un paradoxe de notre invention, nous affirmons que plus d'hommes se sont élevés dans le monde par l'animosité de leurs ennemis que par la bienveillance de leurs amis. Ceci peut se prendre dans tous les sens, s'appliquer même, si l'on veut, à la pendaison; et cela nous ramène à Neal.

Un jour, Neal tassa les jambes croisées, à la manière des tailleurs, repassait une culotte; ses mains étaient posées sur la poignée de son fer, et son menton appuyé sur le dessus de ses mains. À voir son air plein de tristesse, on aurait cru qu'il était là pour être dessiné, comme un modèle de misère ou d'héroïsme en détresse, plutôt que dans l'acte laborieux de repasser les coutures d'un vêtement. Neal était dans cette attitude, lorsque M. O'Connor, le maître d'école, dont il retournait pour la troisième fois les *inexpressibles*, entra dans la boutique. M. O'Connor était lui-même un type aussi accompli d'infortune que le tailleur. Il avait une expression d'abattement résigné qui indiquait une bonne dose de calmar.

De chaque côté de son nez étaient deux profonds ravins que ses pleurs avait creusés lorsqu'ils pouvaient encore verser des pleurs. En somme, à juger sur l'apparence, c'était une lutte d'affliction entre lui et le tailleur, tous deux tristes, décharnés, dépérissants.

« Monsieur O'Connor, dit le tailleur quand le maître d'école entra, ne voulez-vous pas vous asseoir ? »

M. O'Connor s'assit; et, après s'être essuyé le front, il posa son chapeau sur l'établi, mit sa moitié de mouchoir dans sa poche et regarda le tailleur. Le tailleur, en retour, regarda M. O'Connor; mais aucun d'eux ne parla pour quelques minutes. Neal paraissait enveloppé dans sa propre misère et M. O'Connor dans la sienne; ou peut-être, car lorsqu'il n'en coûte rien, on a volontiers de la sympathie pour les malheureux de ses amis, le tailleur était-il enveloppé dans la misère de M. O'Connor, et M. O'Connor dans celle du tailleur.

Enfin M. O'Connor dit : « Neal, mes *inexpressibles* sont-ils finis ? » Neal, mes *inexpressibles*, répondit Neal; mais sur mon âme, monsieur O'Connor, ce n'est pas à vos *inexpressibles* que je pense.